

Critique

10e chambre – Instants d'audience est un film réalisé par Raymond Depardon en 2004. Il nous plonge au cœur du tribunal correctionnel de Paris. Ce film commence sans préambule, comme si le spectateur entrait dans la salle au même moment que la caméra. Il n'y a aucune voix-off, aucune contextualisation, aucun commentaire pour guider le spectateur. Il s'agit simplement d'une succession d'audiences, séparées par des dates et des horaires. Ce dispositif dépouillé crée une immersion immédiate et donne l'impression que la caméra n'est qu'un témoin discret de la justice du quotidien. Ce film possède une authenticité rare, tant dans les infractions jugées que dans la manière dont les prévenus, la juge et les procureurs réagissent. Comment Depardon parvient à rendre compte de la justice ordinaire grâce à un dispositif documentaire simple mais authentique ?

Depardon choisit de s'éloigner des conventions habituelles du documentaire. Il n'y a pas d'introduction, personne ne contextualise, aucun narrateur pour nous expliquer les faits, et le sujet d'étude varie constamment. Cette absence de repères peut mettre le spectateur en difficulté au début. Les personnages, en réalité de véritables prévenus, nous sont présentés de façon brute, sans informations supplémentaires. Nous savons seulement la raison pour laquelle ils sont là et, parfois, s'ils ont déjà commis des délits. Le contexte reste imprécis. La caméra braquée sur le prévenu ou sur la juge ne fait que filmer, elle ne juge pas, elle n'analyse pas et ne donne aucun avis. Elle est présente comme quelqu'un qui aurait simplement eu la curiosité d'assister à une audience. Ce manque de mise en forme n'est pas un oubli mais bien un choix. Depardon opte pour une mise en scène volontairement dépouillée, proche du cinéma direct : peu de montage, aucune intervention d'une voix-off. La réalité suffit à tout exprimer. Raymond Depardon a enregistré 169 personnes pour n'en conserver que 12, il y a donc des choix importants qui ont été faits pendant le montage.

La mise en scène reste minimaliste mais travaillée. La caméra est fixe, posée, immobile, comme un témoin silencieux. Les plans sont simples et épurés, sans extravagance, pas de zoom, pas de mouvements brusques. On peut même se demander s'il y a vraiment quelqu'un derrière cette caméra tant sa présence est discrète. Le montage est tout aussi sobre, les audiences sont séparées par un fond noir indiquant le jour, l'heure et le type de moment. C'est une structure simple et précise, qui permet de garder le fil et la fluidité du récit tout en préservant le naturel.

Ce qui frappe dans le film, c'est la banalité des infractions traitées. Il n'y a pas de grands criminels, pas de situations spectaculaires. Ce sont des délits simples, conduire en ayant trop bu, des vols mineurs ou des altercations. Nous ne sommes pas face à des affaires d'assises, mais devant des personnes ordinaires qui ont dépassé les limites le temps d'une soirée ou d'une période difficile. Depardon aurait pu filmer un procès d'assises, mais il a choisi de montrer la réalité du quotidien plutôt que l'exceptionnel ou le tragique. Il n'y a pas de meurtres ou de viols, c'est un film ouvert à un large public, centré sur la justice correctionnelle. Ce choix montre la justice telle qu'elle fonctionne la plupart du temps, loin des clichés médiatiques qui se focalisent sur les affaires extraordinaires.

L'authenticité vient aussi des prévenus. Ils ne jouent pas un rôle, ils sont eux-mêmes, avec leurs défauts, leurs faiblesses, leurs maladresses, leur nervosité, leurs hésitations et parfois même leur humour. Beaucoup sont perdus, d'autres sont agressifs, d'autres encore touchants. Ils nous livrent un bout de leur vie, de leur quotidien, de leur famille. Leurs gestes, leurs paroles, leurs silences sont authentiques, c'est une vérité brute. Personne ne les juge, ils sont simplement filmés, et c'est au spectateur de se faire sa propre idée.

La figure de la juge, Michèle Bernard-Requin, occupe une place centrale. Elle incarne l'autorité dans ce tribunal, c'est elle qui décide qui parle, quand, et comment les choses se déroulent. On la voit sous de nombreux aspects. Elle se montre patiente, empathique, compréhensive, rassurante. Mais elle peut aussi s'agacer, recadrer, remettre chacun à sa place. Parfois, elle fait preuve d'ironie pour alléger la situation. Chaque affaire met en avant une facette différente de cette femme. Elle représente la justice telle qu'elle est, rigoureuse, juste, humaine.

Les interactions entre la juge et les prévenus donnent une dimension presque théâtrale au film. Les échanges sont parfois inutiles, absurdes ou disproportionnés par rapport à l'infraction, parfois comiques, ce qui allège l'atmosphère. Le film révèle une justice vivante, ce n'est pas un robot qui applique mécaniquement la loi. Chaque décision est prise selon les moyens et la situation du prévenu. On ne cherche pas à endetter une personne dans le besoin, mais à lui faire comprendre la gravité de son acte pour éviter la récidive. Chaque décision reste juste, mais aussi profondément humaine.

En choisissant un dispositif minimaliste, simple et sobre, Depardon nous offre une vision réelle et authentique de la justice ordinaire. Le film se contente de montrer, sans interpréter. C'est au spectateur de lire les situations et d'en tirer un sens. Les prévenus, la banalité des infractions et la juge composent ensemble un portrait sincère et vivant de l'institution judiciaire.

Ce film pose une question essentielle, encore plus pertinente aujourd'hui : peut-on réellement filmer la vérité sans la transformer ? D'après Depardon, la réponse semble être oui, parfois, l'ordinaire en dit bien plus que l'exceptionnel.